

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

René DARBELLAY

Réunion des Rhétoriciens de l'année  
1929-1930

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1940, tome 39, p. 259-262

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## Réunion des Rhétoriciens

de l'année 1929-1930

*Le collège va fermer ses portes. Avant de se quitter, les Rhétoriciens promettent, par écrit, de se retrouver dix ans plus tard.*

*Dix ans sont écoulés. Beaucoup, depuis lors, ne se sont jamais rencontrés, et pourront-ils jamais se revoir si la réunion n'a pas lieu ? Soudain Bex, du sommet de sa vallée, dans toutes les directions, émet des appels qui n'admettent pas de réplique : « Tu seras là. Point d'excuses. Ces sortes de réunions ne se manquent pas. » Voilà comment, le 26 août, les Rhétoriciens de 1930 se mettent en route pour St-Maurice.*

*Sion devait former le groupe du Valais central. « A huit heures », disait l'appel. Huit heures passent, huit heures et demie, neuf heures... Point de Bex. Un salon nous le livre enfin, frais et pimpant : il faut se dépouiller des gestes, des attitudes de la montagne, oublier l'accent du village, il faut se donner un petit air de ville.*

*Martigny. Depuis le grand matin, René et Joseph nous attendent dans les salons de Madame Gilbert Rouiller. Notre retard ne les a nullement indisposés : les premiers arrivés sont les derniers à partir.*

*Mais il nous tardait de revoir le lieu de nos études, nos camarades, nos maîtres. Près du collège, les « copains » s'avancent pour nous recevoir. On craignait de saluer des avocats, des docteurs, des savants : ce sont nos condisciples d'hier : « Toujours le même, il n'a pas changé ». Seulement un petit signe, imperceptible, sur le front : le premier contact avec la vie. Max Crittin, pourtant, de toute évidence, a considérablement augmenté la distance entre la plante de ses pieds et les cheveux de sa tête.*

*Tout en causant, sans savoir pourquoi, nous atteignons la Grande Allée. Alors, il a commencé à monter et nous sommes entrés tout entiers en lui, le passé que l'on croyait bien enterré ; il a suffi de traverser le tunnel pour sentir*

de nouveau partout sa présence. Ainsi, le brouillard remplit soudain la vallée, un coup de vent le déchire, et, cet homme sur la montagne, au lieu du cercle monotone autour de lui, voit subitement monter du fond de la plaine la profusion des couleurs éclatantes et des formes nouvelles. Notre regard porte par-dessus dix ans. Les Grands poursuivent la balle. Lancée contre un arbre, elle rebondit brutalement, un joueur se précipite, les cailloux étincellent et giclent sous ses pieds. Les Petits... Mais voilà Monsieur le Chanoine Tonoli. Il s'agit de revenir en 1940. D'un mot aimable, il salue chacun de ses élèves, passe rapidement de l'un à l'autre — je serai interrogé, me disais-je, — et s'arrête devant moi :

— M. Darbellay, comment dit-on le crayon, en russe ?

— !!!

— Je vous avais dit que je vous poserais cette question à notre prochaine rencontre.

— !!!

Monsieur le Professeur n'est pas fâché, ni même étonné. Je l'avais habitué à ces sortes de réponses.

Sous l'aimable et spirituelle direction de Monsieur le Sous-Prieur, nous visitons la Royale Abbaye. Et le professeur de grec de nous apprendre des faits merveilleux, de nous raconter des anecdotes charmantes, de nous conduire jusqu'aux frontières de la préhistoire. A nos questions discrètes ou indiscrètes, sages ou folles, il répond en dosant le sel, avec la même aisance et la même ferveur. Puis, toujours sous la direction de Monsieur Tonoli, nous avons voulu revoir le collègue. Avec celles des classes, de nouveau s'ouvrent les portes du passé : « Tu te souviens, Edouard, c'était un samedi... » Les bancs, les tableaux, les parois nous regardent avec des visages d'amis, nous les reconnaissons et ils nous reconnaissent. Témoins de nos succès et de nos échecs, de nos joies et de nos chagrins, ils sont entrés dans notre vie, ils sont devenus un peu de nous-mêmes. Après les premières années de l'âge mûr, personne, pas même l'étudiant le plus ennemi de l'étude, ne revoit sans attendrissement les bancs où, jeune élève, il s'efforçait d'apprendre quelque chose.

A midi, nous avons l'honneur d'être les hôtes de Messieurs les Chanoines. Monseigneur nous dit toute la joie

*des professeurs de revoir leurs anciens élèves. Considérés comme des membres de la nombreuse famille de l'Abbaye et du collège, notre plaisir ne pouvait être plus grand. Ne serait-ce pas la raison pour laquelle les Anciens reviennent si volontiers à l'Abbaye ? Plusieurs professeurs n'étaient pas encore rentrés. Ce fut regrettable pour nous, et pour eux peut-être aussi. N'ont-ils pas manqué la première satisfaction que tel ou tel pouvait leur donner ? Ce petit bonhomme qui ne laissait rien espérer de bon, ils auraient eu la fierté de constater qu'il n'a pas trop « mal tourné ».*

*Dans l'après-midi, les trois disciples de S. François nous emmènent au couvent des Capucins. Est-ce à cause de l'accueil si cordial et si fraternel des Révérends Pères, ou bien en raison du nouvel aspect du couvent, du magnifique jardin, où, sitôt entré, on a envie de prier, que, ce jour-là, plusieurs ont regretté de n'avoir pas épousé dame Pauvreté ? Puis, selon que ces lieux éveillaient en nous des souvenirs plus chers, nous nous en allons à la Grotte-aux-Fées, à Lavey ou sur les bords du Rhône. La journée se prolonge, à la Dent du Midi, jusque tard dans la soirée. Alors seulement, Denis nous rejoint, pâle, maigre, nous avons de la peine à le reconnaître. Mais au piano, fringant, trépignant, réapparut bientôt le condisciple d'autrefois. Courage ! Denis, la rentrée approche.*

*La nuit, dans les chambres des Lycéens, le repos de mes amis n'est troublé que par le passage d'un train ou les hurlements des sirènes hystériques. Le ronflement à grande puissance de mon « conchambriste » me met heureusement à couvert de ces bruits fantastiques.*

*Le lendemain, forts du pain des croyants, l'âme pleine de souvenirs, un peu tristes — une attache de plus nous lie à notre cher collège et à nos professeurs — nous disons au revoir à St-Maurice. Chamoson ou St-Martin ? La réputation du curé de St-Martin comportait trop d'ascèse et de pénitence. Encore une pauvre victime de la calomnie !*

*Quand il vit nos voitures déposer dans ses rues, capucins, chanoines, curés et autres gens de robe, le village de Chamoson fut dans le plus grand émoi et crut à un détachement de la cinquième colonne. Un arrêt chez Max et c'est le départ pour les mayens. La lourde voiture des*

chanoines arriva la dernière, ayant eu à tirer plus que les autres. Cris, soupirs, toutes sortes d'exclamations par où se manifeste notre admiration, avant de s'exprimer par des mots : un site merveilleux, tout autour le liseré bleu de la forêt, de petits bois, des cabanes piquées dans le gazon, avec, au milieu, le chalet de Max. Le chalet qu'il a construit lui-même. Sa petite sœur est sur le seuil pour nous accueillir. Encore une délicatesse de Max : au nectar embaumé du Chamoson qui coulait dans nos verres, il avait voulu qu'elle ajoutât la fleur de son sourire. Mais Max nous avait réservé une surprise. Les sous-bois se répètent encore maintenant les échos de la CLARINETTE enchantée de Mozart et les oiseaux, sur les branches, n'osent plus faire entendre leurs chants. La raclette — nous sommes dans le Valais central — aida à rompre le charme. L'adresse exigée par ce sport, la gaucherie des profanes, l'art des habitués auraient, s'il avait été possible, augmenté notre animation et notre gaieté.

Une courte promenade sous les sapins marque l'instant le plus intime de la journée : c'est l'heure des confidences. Un peu de mélancolie flotte dans l'air. On sent approcher le moment pénible de la séparation. « Dans dix ans », disent des voix qui voudraient être plus fermes. La vie va nous ressaisir et nous pousser plus avant vers la mort. Déjà les ombres s'allongent dans la plaine et, sur les coteaux, l'été finissant prépare les splendeurs de l'automne.

Le soir nous ramène à la gare de Chamoson. L'acte que nous ne pouvons faire, le train l'accomplit. Notre voiture s'engage dans une allée de palmes ; les rameaux des deux côtés, se balancent comme une main qui dit adieu.

Sur la route, près de la gare, le vent emporte nos pas marqués dans la poussière.

René DARBELLAY